

Titre officiel du cours : *Éthique et politique*

Titre réel : Pouvons-nous un peu décrire ce qui sous-tend le désir de vivre ensemble : le désir d'identité s'accorde-t-il avec la vie en commun; en parallèle, la vengeance, la dette peuvent-elles être mises de côté ?

Avertissement

Vous avez, dans votre passé, été lecteurs de Platon; la tradition voudrait que ce soit un des premiers «philosophes» Vous vous souviendrez peut-être, malgré vos mémoires défaillantes, que Platon met en scène un vieux bavard d'Athènes, le dénommé Socrate ! Et tout l'art de Platon consiste à illustrer par la figure de ce vieillard terrible que la philosophie ne commence que quand le lien client-marchand est interrompu. Les sophistes, très souvent, étaient les précepteurs fort bien payés de la riche jeunesse grecque. Ils devaient alors «respecter» les exigences de leurs clients et répondre à leurs caprices. Platon présente Socrate comme celui qui refuse et récuse ce lien artificiel. Lui aussi enseigne mais à ceux qui veulent apprendre et non aux clients sur la base de leurs «besoins» ! Je suis dans la même situation imaginaire que ce vieux roublard d'Athènes. Je ne répondrai en aucun cas à vos besoins, même que, sans vouloir être impoli, vos besoins, je m'en... Et cela en dépit de toutes les modes intellectuelles qui agitent les administrations de collègue. Je souhaite seulement répondre et parfois correspondre à vos désirs mais pas aux nécessités que sont les besoins; Wal-Mart est là pour répondre à ces nécessités et plus tard Pratt and Whitney, Canada ! La philosophie ne commence que lorsque l'utilitaire s'estompe.

De plus, le programme suppose que nous nous attardions, le temps d'une halte brève, au politique c'est-à-dire au vivre ensemble!

Comment pourrions-nous le faire s'il vous prenait fantaisie de venir au cours en fonction de vos humeurs ? Nous ne serions plus ensemble mais chacun pris à part ! Je n'y consentirai point; si obligation vous est faite d'assister aux cours, ce n'est pas en raison de vieux préceptes séniles mais parce qu'apprendre ressort justement de la communauté; une classe ne se réduit pas à une collection d'individus; l'absence est donc un tort que l'on fait non pas seulement à soi-même, encore moins au prof., mais au groupe et je suis là pour veiller à l'existence imaginaire du groupe. Assister au cours est donc une règle absolue et le faire comme participant une exigence impérative.

Contenu du cours

Vivre avec autrui suppose l'apprentissage d'une forme de réciprocité ! Le mot français «hôte» en porte la marque; est hôte tant celui qui reçoit que celui qui est reçu! Cet aller-retour est d'ailleurs intérieur au langage lui-même; sous la forme des questions-réponses bien sûr, mais surtout sous la forme de l'échange de paroles, aujourd'hui présenté dans le langage à la mode comme l'essence de la communication. Si tu détournes la tête

quand je m'adresse à toi, je sais que ma parole est un aller simple quoique même ce geste soit signe de renvoi.

Mais pourquoi ce désir de rencontrer le regard d'autrui ? Sa reconnaissance m'est indispensable pour que je puisse exister, reconnaissance qui va du simple : «je te reconnais, tu n'as pas changé» à l'image intérieure que cette perception suppose. Reconnaître quelqu'un, c'est lui accorder une place. Or, vivre ensemble oblige à identifier une place qui nous convient. Les places peuvent être minces, voire humiliantes : me faire percevoir dans mes négligences me réduit, me statufie, me «chosifie» même parfois. Dans le réseau complexe des relations humaines, où arrêter ma place; quel rapport à autrui doit être dominant pour que ma place soit à la fois possible et lieu d'enrichissement ? L'œil d'autrui peut être accueillant ou rébarbatif, me fixer en une posture ou me faire accéder à ma liberté.

Une question est parallèle à ce trajet : savoir si nous pouvons comme nous l'affirmait Nietzsche dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, dépasser la vengeance (forme traditionnelle d'aller-retour) et vivre avec autrui par delà toute forme de dette. Je suis **étudiant**; la collectivité paye par ses impôts pour qu'une formation me soit donnée; je lui **dois** en retour un service, il me faut lui rendre ce prêt; on sait qu'en ces jours, la redevance trouve surtout une expression économique même si ma **dette** est plus large. Ainsi encore, je suis redevable à mes parents de l'éducation qu'ils m'ont assurée et de l'affection prodiguée; j'use de toutes sortes de moyens pour exprimer cette **reconnaissance**. Mais alors, le lien humain à

autrui n'est-il jamais gratuit, non imprégné de cet esprit de redevance ? Suis-je toujours lié à autrui par ce quelque chose que je dois lui rendre ? La division du travail social met encore en relief cet échange de redevances; Aristote, dans son texte *Le politique*, présentait la justice comme la façon la plus équilibrée d'opérer la répartition des dettes. Le maçon rend au menuisier l'équivalent de ce que le boulanger rend au laboureur. La monnaie n'est alors rien d'autre que le moyen d'assurer un équivalent général de ces échanges de bons services.

L'itinéraire,

qui dira aussi les lectures obligatoires

Pour que la coexistence soit vraiment possible avec autrui, il est important que cette vie commune ne soit pas engendrée seulement par un diktat rationnel, du style «tu dois être aimable avec ton voisin» ou « faut ben l'tolérer » ; «exister pour nous, c'est sentir » écrivait Jean-Jacques Rousseau dans une de ses *Lettres Morales*, la cinquième que nous lirons dès le début du cours. Quel **sentiment** très originel alors me lie à autrui ? Nous lirons Jean-Jacques, dans cette Lettre comme dans de brefs passages du *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, posant la **pitié** comme **sentiment** naturel aidant les hommes à se rapprocher; Rousseau la propose en complément d'un autre sentiment qu'il juge aussi fondamental, celui qui nous tourne vers nous-même et qu'il nomme **amour de soi** (qu'il distingue soigneusement du sentiment

de comparaison à autrui ou amour-propre). Si les hommes veulent bien vivre ensemble, n'est-il pas convenable que leurs actions s'appuient sur ces sentiments fondamentaux, s'ils sont aussi forts que le supposait Rousseau ?

Comment, sans autrui, parviendrais-je à affirmer mon amour de soi ? Désir très puissant dont la nature est compliquée. D'un côté, m'identifier, c'est me poser sous le regard d'autrui; mais, c'est aussi souvent admettre mes appartenances. Le nazi dit : «voilà le juif»; signe pour lui excrémental. Si je suis d'ascendance juive et que je vis en Allemagne en 1938, je deviens la bête noire à isoler. Mais, le procédé inversé vaut pour le Noir américain , qui, afin de revendiquer sa nature, proclame : « Black is beautiful»; ainsi, mon identité n'est jamais abstraite des coutumes humaines; en raison des coutumes ou des modes de pensée, la proclamation identitaire varie. Est-elle le signe d'une indépendance, d'une écriture individuelle ou au contraire d'une inscription à l'intérieur d'un collectif qui me paralyse ? Comment mieux comprendre ces proclamations identitaires qui, au cours des dernières soixante années, ont conduit ou conduisent encore non à l'affirmation de la réciprocité mais plutôt à un asservissement, un enrégimentement à l'intérieur de mouvements ? Nous lisons le magnifique essai d'Amin Maalouf, *Les identités meurtrières*, et ainsi tenterons de saisir ce qui brise la volonté d'indépendance des individus dans l'affirmation de sentiments identitaires. Puis, nous lisons aussi quelques petites nouvelles de Kafka, réunies sous le titre de « *Regard* ». Il s'agit d'un regard extérieur, un peu cynique que l'auteur pose sur les

rencontres quotidiennes à autrui. Ce *regard* tente justement de défaire les visions toutes programmées qui inscrivent le regard que je pose sur autrui. Reconnaître, c'est d'une certaine manière se souvenir, garder mémoire; que voudrait dire : « je suis français ou américain » pour quelqu'un qui n'aurait aucune souvenance de ces peuples ? L'amnésique ne se reconnaît pas et ne peut être reconnu. La mémoire prend des formes variées : je me souviens de la dette que tu as contracté envers moi, signe d'autorité et de réclusion; je me souviens des beautés ou bontés que tu affiches et je voudrais t'en honorer, signe d'interdépendance; ou, je me souviens du mal que tu m'as fait et je vais te le rendre; reconnaissance torve qui prend parfois la forme du déguisement ; sous l'apparence de la reconnaissance, elle signifie un violent **ressentiment**. Avec Nietzsche (par la lecture de *la Généalogie de la morale*), nous tenterons de mieux saisir les formes que ce ressentiment recouvre en même temps que nous reviendrons sur le désir de cruauté qui, souvent, l'accompagne ou le précède; ce désir de faire mal à autrui, de «voir» la souffrance d'autrui, de s'en offrir toutes sortes de spectacles est-il aussi fondamental que le désir d'être reconnu ? La volonté de faire prévaloir en toute occasion l'utilitaire dans les relations humaines ne serait-il pas une conséquence de l'exercice du ressentiment ? Si toute loi, religieuse ou civile, fondatrice de sociétés où le despotisme est exclu se pose en démarcation de la vengeance immédiate et simpliste («Tu ne tueras pas» proclame le Pentateuque), est-ce à dire que la loi démocratique ne retient pas, dans ses applications, le principe de la haine, de la vengeance ?

Par exemple, le droit de punir nous éloigne-t-il de la réaction esclavagiste d'écraser autrui ou au contraire le rejoue-t-il souvent, dans les officines pénitentiaires, par exemple ? Les légistes de toute nature ont longtemps cherché à établir des équivalences rationnelles pour que s'exerce la peine; peu à peu d'ailleurs, c'est à cet exercice que l'on doit l'abandon des lois religieuses au profit de lois civiles. Équivalences dont nous lirons chez Montesquieu la recherche laborieuse; soit dans le condensé de *L'esprit des lois* que les classiques Larousse ont publié et que vous trouverez à la Coop, soit dans des pages de ce même texte qu'obligamment votre dévoué enseignant vous fera photocopier. Ainsi nous pourrions apercevoir mieux comment l'obligation de la loi (qu'il ne conviendrait pas de confondre avec une règle ou pire un simple règlement) est en fait peu coercitive mais surtout libératrice. La loi (dans *l'esprit* qui y commande) nous défait de la mort et rend la liberté possible. La loi détache de la vengeance immédiate dont le principe est l'équivalence tautologique (du genre «puisque t'as tué, tu dois mourir» ou encore «puisque je souffre, chacun doit souffrir»). Le droit, ou exposé théorique et pratique des lois suppose en outre l'égalité complète des citoyens dans la soumission à la loi; la loi protège cette même égalité, du moins dans son principe ! Mais cette passion pour l'égalité n'indiquerait-elle pas plutôt le signe d'une volonté de vengeance du faible, qui est ainsi justifié de ne plus reconnaître les mérites de l'autre, de diminuer autrui plutôt que de l'exalter ?

Deux directions s'ouvriront alors à nous que les lectures antérieures auront autorisés : ou bien, vous travaillerez sur la

question identitaire, y compris dans l'histoire de ce pays (avec notamment quelques pages de Aquin sur la «fatigue culturelle» du Canadien français, quelques pages de Dumont extraites de «Raisons communes», le texte d'Anders, *Nous, fils d'Eichmann*, sur la possibilité d'en finir avec la logique de la non-reconnaissance).

Ou bien, vous tenterez de mieux cerner la logique de l'enfermement et de la condition pénitentiaire, avec notamment la lecture de quelques pages de Michel Foucault (extraites de «*Surveiller et punir*»), sans doute la projection du film : « Dead Man walking» et peut-être un panel final sur cette question.

La démarche, dans les deux cas, restera fidèle à la question centrale : **comment être reconnu sans être nié**, question qui a animé toute l'existence du philosophe Jean-Jacques Rousseau ? Donner est-il un acte social fondamental ou une prétention hypocrite qui n'aurait pour seul objectif que de nous valoriser indûment aux yeux d'autrui? Je ne prétends pas qu'après le cours, la réponse aura été offerte à l'interrogation fondamentale. Je serais très heureux si cette question était apparue comme fort importante et si, en cours de chemin, elle avait connu de nombreuses ramifications.

Esquisse de calendrier, toujours modifiable suivant vos intentions et volontés :

1) Rencontre et description de nos relations réciproques, réflexion sur l'ambivalence de nos attitudes mais aussi sur ce qui nous fait tenir ensemble : des idéaux libérateurs, des volontés guerrières ou la soif d'abandon ? Tentative de décrire notre volonté d'identité. Environ deux semaines.

2) Examen des identités meurtrières, guidés par la lecture du texte de Maalouf. Les revendications religieuses, aujourd'hui, contrairement aux on-dit, de plus en plus présentes. Les proclamations sociales (des syndiqués, des membres de partis politiques, des révoltés...) Environ trois semaines.

3) La reconnaissance juridique par l'intermédiaire de la loi égalitaire. Avec Montesquieu, examen de l'esprit des lois : environ une à deux semaines.

4) Examen des conduites de ressentiment; le plaisir de voir souffrir; l'oubli et la mémoire, leur jeu conflictuel. Nietzsche nous conduira alors dans notre démarche. Environ quatre à cinq semaines.

5) Votre recherche : ou bien l'examen des conduites religieuses en relation avec l'identité; ou bien la description de conduites d'enfermement (du prisonnier au réfugié, passant par la règle du totalitarisme. Environ quatre à cinq semaines.

TRAVAUX

- 1) Multiples et variés
- 2) Organisés en référence aux textes que nous lisons, à l'exception du premier, distribué la première semaine qui portera simplement sur le rapport à autrui et qui comptera pour 10 points de la note finale. Exigence pour ce travail : 500 mots environ.
- 3) Liste approximative des autres travaux:
 - a) Un travail autour des formes meurtrières d'identité qui comptera pour 30 % des points.
 - b) Un travail sur le ressentiment qui comptera sur 30% des points
 - c) Une discussion-travail autour des questions de recherche. (20%)
 - d) Quelques menus exercices, tests de lecture, organisations de débats...qui compteront pour 10%.

Forme des travaux

- 1) Multiples formes; exercices variés :
 - a) la forme parapluie : diffusion de connaissances et avis un peu partout dans un texte resserré autour d'un manche, qui est le sujet dont le texte traite et traitera; la difficulté est de faire glisser avec adresse les propos pour qu'ils ne retombent pas n'importe où. Ne pas oublier qu'« on ne se convainc que soi-même. » Relisez-vous pour savoir si vous vous êtes convaincus.
 - b) la forme miroir : le lecteur, c'est évidemment un des critères inévitables de son jugement, doit pouvoir, quel qu'il soit, en admettant qu'il ne soit pas trop analphabète, se retrouver dans vos copies; si vous n'écrivez que pour vous, comment pourrions-nous vivre ensemble un semestre ? Cela suppose par exemple, encore un critère terrible de correction, que votre langue soit connue du correcteur et qu'il puisse l'utiliser; trop de fautes syntaxiques entraîneraient une diminution des points pouvant aller jusqu'à dix pour cent.
 - c) la forme du plagiat: Invitante, celle-là et bénéfique. Seuls les esprits trop tatillons s'en détournent; je vous inviterai au contraire à plagier Nietzsche dans son écriture; mimer

est un exercice très pédagogique et profondément humain. S'il vous arrive de mal mimer, c'est-à-dire de confondre plagiat et copie illicite, vous serez évidemment châtié; j'hésite encore entre le pal et la chaise électrique. Peut-être, attendri, je finirai par vous donner seulement un zéro, tenant compte de sa valeur absolue.

- d) L'exposé éloquent : étant donné que nos administrateurs aiment les locaux combles et les corps à corps, seuls quelques-uns pourront pratiquer cet entraînement. Les autres se contenteront parfois de lire à haute voix les textes philosophiques; Michel Serres, avec raison, indiquait que les philosophes devraient toujours être lus ainsi, comme si on proclamait le texte d'un ami qui nous parle.
- e) la forme du thuriféraire: de temps en temps, je vous demanderai en classe d'écrire pour montrer à quel point le texte que vous lisez est plein d'intelligence et de vivacité; vulgairement, les enseignants préfèrent souvent nommer cette forme test de lecture. Il conviendra donc, et c'est encore là un critère de jugement, de savoir montrer sans obséquiosité mais avec déférence pour l'auteur à quel point sa démarche est élevée. Heidegger a raison : si on ne se sent pas humble devant un texte de grand penseur, on finit par se sentir supérieur et critique et on risque surtout d'être ridicule.

- f) la forme crapet-soleil : liée à la précédente; utile pour comprendre un texte; consiste à raboter son esprit au contact de ces textes aux écailles acérées pour faire apparaître du sens; et peut-être aussi du sang puisqu'«on n'écrit jamais qu'avec son sang» (Nietzsche); je souhaite que votre propre sang ne s'écoule pas trop sur les belles pages blanches que vous rendrez au correcteur attentif mais peu vampire.
- g) la forme académique : j'exigerai que vous possédiez trois cahiers; deux pour transcrire vos fantaisies imaginatives, nommées travaux; un pour prendre des notes durant les cours. Ainsi vous n'oublierez pas tout et tenterez d'apercevoir d'un travail à l'autre une sorte de continuité.
- h) la forme «en veux-tu ? en voilà !» : à utiliser quand j'exigerai sur la fin du semestre des copies totalisant au moins mille à mille cinq cents mots.
- i) la forme panoplie : l'usage veut que quelque documentation soit parfois associée au travail que l'on remet, soit pour préciser le contexte soit pour ajouter des preuves irréfutables à l'appui de vos dires. Il pourra m'arriver de les consulter.
- j) d'autres formes seront expérimentées, avec peut-être moins d'insistance ; la forme en dents de scie pour piéger le lecteur, la forme abyssale qui plaît beaucoup aux

romanciers contemporains, la forme trirème pour bien naviguer dans l'océan des idées farouches.

- k) À éviter absolument: la forme tempête qui éloigne le vaisseau du port et fait pleurer la femme du marin; la forme coquille saint-jacques, indigeste pour le néophyte, détestée aujourd'hui par les intellectuels qui la nomment *amalgame*.
- -----

EXIGENCES, NOTES, REFRAINS

- 1) **Reconnaître ou naître de nouveau avec autrui . Que spécifie ce nouvel acte de naissance ? inscrit-il en creux ma liberté ?**
- 2) Écrire suppose l'usage de l'encre; le crayon à mine est obsolète et sera interdit dans vos cahiers, exception faite des dessins que vous y joindrez.
- 3) Un centre culturel est mis sur pied par votre enseignant à l'école d'aérotechnique. M'aidez-vous à l'installer ?
- 4) Mon bureau est au C-185 (nommé le parterre, réservé aux gens non-flyés). Il aime à entendre les entretiens, les discussions, les interpellations terribles; il n'est habité que

par des bavards qui souhaitent vous voir avec eux partager la parole.

- 5) Lisez, tonnerre !!!! Lisez, lisez, lisez encore ! La lecture n'est pas réservée à un petit cercle d'initiés, porteurs de lunettes et de nez rétrécis. De quoi parlerez-vous le soir quand la pluie tombera si vous n'avez jamais fait que feuilleter les pages sportives du Montréal matin ?
- 6) Ne vous contentez jamais de la moyenne; cela rend très moyen, c'est-à-dire très médiocre; vivre en commun serait alors tristement le signe d'une vie très commune, donc très banale.
- 7) On n'apprend à écrire qu'en écrivant !
- 8) Ne croyez surtout pas que la réflexion soit une affaire de compétences techniques. La ferveur, l'enthousiasme, la foi, l'intériorité, la compassion et le pardon ne relèvent, c'est heureux parce que signes d'humanité, d'AUCUNE COMPÉTENCE.
- 9) J'espère pouvoir, avec votre aide, organiser des débats de caractère politique, notamment un sur le couple religion-politique, particulièrement peut-être autour de la question de l'Islam; je vous inviterai à m'aider à le préparer. Je tenterai de distribuer en chacun des temps de cours une bibliographie appropriée. Un aussi, plus assuré, sur la condition pénitentiaire au Québec.